

LE GROUPE SOLEIL dans la Résistance, René COUSTELLIER, Fanlac, Périgueux, 1998 (pp. 366-69)

Enlèvement et libération de Malraux

Le 7 septembre [1944], vers 9 heures, Vorms conduit par Elias, arriva à Doissat et nous avons pris notre Dodge. Vorms était devant à côté de moi, Paco, Routa et Amigo s'installèrent à l'arrière [...]

A Limoges, vers 14 heures, les trois Espagnols s'installèrent sur un banc, non loin de la porte, nous sommes entrés dans la salle de réunion [...]

la salle se remplissait, les discussions allaient bon train, dans l'attente de l'arrivée de Fajon. Brusquement des huées fusèrent de toute part, Vorms dit : «C'est André, jamais ils ne vont le laisser entrer. Que vient-il "foutre" ici ?... j'y vais ».

- Je t'accompagne.

Dehors Malraux qui avait été refoulé à l'entrée de la salle de réunion, était assis sur une borne en pierre. En nous voyant, il se leva et s'adressant à Vorms, lui lança : « Vous êtes tous une bande de salauds. Malgré mon séjour à la prison de Toulouse, vous m'insultez ».

- Pourquoi es-tu venu ici?

- Je voulais m'expliquer.

- T'expliquer sur quoi? Tu n'as rien à faire dans cette réunion destinée aux cadres militaires FTPF. Comment es-tu venu?

- Je suis là depuis hier, et repartirai demain.

- Le mieux, c'est que tu repartes tout de suite.

Dans la salle, des applaudissements annoncèrent l'entrée d'Étienne Fajon.

M'approchant de Paco, je lui ai demandé :

- Tu as ce qu'il faut ?

- Oui.

- Vous pouvez y aller !

Environ une heure plus tard, sa haute stature se montra à l'entrée; par un signe de tête de sa part j'ai compris que tout s'était bien passé. Depuis quelque temps, nous avions, mes trois gardes et moi, échafaudé un projet : avant de quitter la Dordogne, nous voulions « piquer » Malraux sans en parler à personne.

Après le discours de Fajon et les discussions au moment du départ, Rivière s'approcha et me dit : «Pour Bordeaux, tu me tiendras quotidiennement au courant. »

- D'accord.

Lorsque je suis arrivé à la voiture, Amigo était déjà au volant. Je lui ai demandé:

- Alors?

- Il est dans la malle, il ne peut pas crier, ni bouger.

- Sans air, il va crever

- Nous avons placé une cale et attaché le toit de la malle. Il pourra respirer, il sera engourdi, c'est tout.

- Il faut le faire parler.

Une heure et demie plus tard, après avoir dépassé Belvès, nous sommes arrivés, à Pétrou, chez Jacquelin : il nous invita à manger, Nous avons accepté, le cas échéant, cela pourrait servir d'alibi. Vers 20 heures, nous sommes repartis et avons pris les chemins conduisant à la «cabane ». C'était une ferme isolée, au sommet d'une colline en plein bois, dont l'accès était très difficile. Les voisins les plus proches se trouvaient au minimum à 6 km à vol d'oiseau. Elle appartenait à un Parisien, mort depuis plus de deux ans. Ses enfants ne s'étaient jamais occupés de cette jolie bâtisse, bien aménagée. En cas de nécessité, elle aurait pu remplacer le petit PC. M. avait tout prévu pour dormir, se nourrir et se déplacer. A une trentaine de mètres plus bas, il y avait un puits très profond, avec sur sa droite, des blocs de rochers certainement entassés là depuis son creusement.

Malraux, ficelé des chevilles aux épaules, la bouche recouverte par un bandeau serré, fut sorti sans ménagement de la malle puis déposé à même le sol.

- Bon, dis-je, portez-lui à boire, pendant ce temps, je vais écrire un mot à Pat. La lettre terminée, m'adressant à Amigo, je lui ai dit : « Prends la moto, tu trouveras Pat à l'hôtel Domino, à Périgueux. Tu lui donneras cette enveloppe, et lui demanderas de te donner son accord. Une couverture verbale suffira, tu en seras le témoin. Nous attendrons ton retour au plus tard pour 7 heures ».

Amigo partit aux environs de 23 heures 30, avec la moto en réserve à la «Cabane ». Nous étant assurés de la solidité des ses liens, nous avons laissé le colonel Berger, allongé sur le gazon et sommes partis nous coucher à l'intérieur de la ferme.

Le lendemain, un peu avant 7 heures, nous fûmes réveillés par les pétarades de la moto montant la côte. Nous étions tous les trois dehors lorsqu'elle arriva dans la cour. Pat, le précieux Pat, était à l'arrière de la moto, conduite par Amigo.

Immédiatement, il me dit :

- Détache-le! Faut pas jouer aux cons!

- Rentrons, dis-je, on verra après. Une fois dans la cuisine, regardant Pat dans les yeux, je lui dis : «En quelques jours tu as sérieusement changé d'opinion à son sujet ».

- Il faut le relâcher, c'est trop dangereux, répondit-il.

- Routa, coupe les cordes ; Amigo, prends la moto, et conduis-le à la route de Belvès, après tu iras te coucher. Toi, Pat, je vais te conduire à Doissat, tu mangeras un morceau et ensuite je te ferai reconduire à Périgueux.

Précisions :

- « Pat », Marius Patinaud (1910-1987), était un chef FTPF de la région à cette époque ;

- Ce récit, cité par Benoît Salses dans *Le Point*, a été contesté par Jacques Poirier dans une lettre au *Point* fournie sur ce site à l'adresse [TH Salses/Le Point](#). Un article de France Soir mentionne également l'épisode : voir [TH France Soir](#).